

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

15 DÉCEMBRE 1888.

No. 8.

LES PRIX DE VERTU

Rapport lu par M. Sully Prudhomme, le 15 novembre 1888, à la séance publique annuelle de l'Académie française

Messieurs,

Tous les ans, dans la séance publique, où elle proclame ses lauréats, l'Académie rencontre et saisit l'occasion de louer la vertu. Mais la vertu jouit déjà d'une excellente et solide réputation ; l'éloge en sera bientôt presque aussi difficile que la pratique : il devient chaque année moins nouveau. A mon tour désigné pour accomplir ce devoir traditionnel, je me sentais fort menacé par l'épuisement du sujet. Une observation que je fis par hasard vint à mon secours. En France, les bonnes actions, grâce à Dieu, sont encore assez nombreuses pour que la compagnie, malgré ses importantes ressources, se voie obligée de ne récompenser que les meilleures et les plus rares, en un mot les belles actions. Les belles actions ! La Beauté m'apparaissait dans la conduite humaine, et cette invasion de la poésie dans la morale m'encouragea. J'éprouvai un soulagement véritable à pouvoir célébrer la vertu en société des Muses, et je tentai, par fantaisie d'abord, puis avec une foi croissante, de rapprocher, jusqu'à les confondre, les domaines du Bien et du Beau.

Quand j'examinai la vie des lauréats de cette année ma première impression fut toute favorable à ce rapprochement. Je reconnus le Beau à cette surprise délicieuse et grave dont il remplit l'âme et qui est l'admiration. Merveilles de la Nature, de la Science et de l'Art, tout ce qu'on admire on l'appelle *beau* ; on nomme donc à bon droit belles aussi les actions morales qu'on admire. Ainsi rassuré, au début même de ma tentative, je la poussai hardiment et je crus découvrir la plus étroite parenté entre les belles actions, œuvres de vertu, et les œuvres d'art.

Une pareille assimilation semble tout d'abord paradoxale et presque impie, car la vertu est un détachement des biens matériels et l'art, au contraire, n'est plus pour beaucoup aujourd'hui qu'une fête préparée aux sens. Mais je me réclame aussitôt d'un poète dont vous ne sauriez récuser l'autorité. Rappelez-vous ces vers que, dans le premier acte du *Menteur*, Corneille prête à Cliton :

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

La façon de donner, c'est la forme même du don, et c'en est précisément l'art. Dans la bonne œuvre, en effet, tout comme dans l'œuvre d'art, le rôle de la forme est de traduire le sentiment qui inspire et dirige la main, de sorte qu'une obole gracieusement offerte, comme un peu de glaise gracieusement modelée, peut en acquérir un prix inestimable. Mais l'œuvre d'art, dira-t-on, doit plaire aux sens pour émouvoir, tandis que la bonne œuvre n'a pas besoin de les séduire pour toucher. J'en conviens : la grâce y peut même consister à dissimuler délicatement l'offrande, mais la forme alors n'en est que plus touchante, c'est-à-dire plus expressive, et voilà bien l'essentiel de l'œuvre d'art.

L'art est délicieusement servi, mais n'est pas défini par l'agréable ; il s'en sert comme d'un signe. En doutez-vous ? De quel droit alors souriez-vous de l'art culinaire ? Pourquoi ne l'admirez-vous pas ? si les beaux-arts le renient, c'est que les saveurs, même les plus exquises, ne transmettent aucun message de l'âme à l'âme : elles se supplantent dans la mémoire au lieu de s'y coordonner, comme les sons, pour y composer un langage. Non, la caresse des sens uniquement pour eux-mêmes n'est point l'art ; j'en atteste, parmi les plus grands, Corneille encore.

J'ose donc affirmer que la bienfaisance, dans les belles actions, devient un art. La forme y est essentielle, puisqu'elle peut rendre l'offrande des trésors du cœur plus consolante que celle de la bourse. La plus haute forme de la charité n'est visible qu'à la conscience, car elle suppose le secret de l'œuvre observé par le bienfaiteur. C'est, à coup sûr, la seule œuvre d'art qui se contente du regard de Dieu. Mais il n'est pas accordé à tous les dévouements d'être obscurs. Sans parler des actes de courage militaire que nous n'avons pas mission de récompenser, il en est d'autres, tels que les sauvetages, qui sont forcément notoires et même éclatants ; la forme en est belle alors par sa seule simplicité, par l'élan tout spontané que signifie l'oubli de soi devant le péril. La simplicité dans l'héroïsme exprime donc le pur désintéressement ; de là vient qu'elle nous impose une admiration enthousiaste. Dans l'aumône, la délicatesse est la grâce du bienfait : c'est pourquoi elle nous charme et nous cause une admiration attendrie et souriante comme toute chose à la fois douce et ingénieuse.

Ces qualités de grandeur et de grâce conviennent aux bonnes œuvres comme aux œuvres d'art. Dans l'un et l'autre cas, elles confèrent à l'exécution les qualités mêmes de l'inspiration. Je me crois donc enfin autorisé à dire que l'Académie, en récompensant les belles actions, couronne des chefs-d'œuvre.

Le meilleur exemple à l'appui de ma thèse, elle l'a choisi pour moi en décernant, cette année, le prix de vertu le plus considérable, qui est de 2-000 fr., à Mlle. Marie Pauline Rault. Mlle. Rault est, en effet, une véritable, une grande artiste en charité.

Née aux environs de Saint-Brieuc, élevée à Nantes par les sœurs de la Sagesse, elle les a quittées à vingt ans pour commencer aussitôt et poursuivre jusqu'à ce jour, pendant plus de trente années, une admirable carrière de bienfaisance. Il semble qu'avant d'accomplir sa plus belle œuvre, son cœur, j'allais dire son génie, se soit progressivement essayé à tous les genres de dévouement. Elle débute par la pro-

fession d'institutrice où elle excelle, comme en témoignent les touchans regrets de ses élèves et de leurs parents lorsque, en 1865, elle se sent obligée de se rendre à Paris pour surveiller une jeune sœur. Il faut dès son arrivée, qu'elle s'assure des moyens d'existence. Obéissant à ses généreux instincts, elle se fait garde-malades, et le salaire pour elle est bien moins le pain gagné que le soulagement des maux d'autrui ; elle a même fini par soigner gratuitement les pauvres, sans autre objet que la charité, comme on fait de l'art pour l'art. Mais déjà les misères de l'âme tentent sa vaillante douceur. Elle se consacre à la régénération morale des malheureuses filles libérées de la maison de Saint-Lazare, si peu libérées hélas ! de leur dégradation. Après huit ans d'utile persévérance ses forces seules trahissent sa tâche ; elle se retire épuisée. Mais pouvait-elle renoncer aux joies du sacrifice ? Elle trouve sur son chemin une petite bossue ; sa tendre pitié l'adopte et ne la cède plus qu'à la mort. Toute détresse devient l'heureuse proie de son ardente charité. Un jour, par une aumône à rendre jaloux saint Martin, elle se dépoille de ses propres effets pour qu'une servante indigente les engage au Mont-de-Piété. Nous devons la connaissance de ce trait à la pieuse indiscretion d'un vénérable prêtre qui, dans l'intérêt même de la dernière œuvre qu'elle a fondée, a dû se faire le confesseur adroit de sa modestie et lui surprendre l'aveu de quelques-unes de ces bonnes actions dissimulées comme des péchés.

Enfin nous touchons au chef-d'œuvre de son active bienfaisance. Qui de nous n'a été obsédé par la mendicité silencieuse ou machinalement plaintive de ces petites filles déguenillées, offrant une fleur au passant, dont l'aumône est parfois plus périlleuse encore pour elles que les mauvais traitemens de parens exigeans et barbares ? Mlle. Rault s'est donné pour mission de recueillir ces malheureuses et de les sauver. Elle y a réussi depuis deux ans pour une dizaine d'entre elles, dont la plus jeune à sept ans et l'aînée quinze. Elle leur enseigne d'abord l'oubli de leur passé en feignant de l'oublier elle-même, et dans son logement exigü de la rue Servandoni leur donne le viatique du travail et de l'éducation. Elle leur apprend sa modeste industrie, la confection des parapluies, et elle est obligée de prendre sur son sommeil pour restituer à cette industrie peu lucrative le temps consacré aux leçons et à l'apprentissage. Considérez l'extrême difficulté de son entreprise. Elle ne compte que sur ses propres ressources ; elle a sacrifié ses économies jusqu'à son dernier titre de rente vendu pour ne pas repousser une enfant suppliante qui s'était, pendant une nuit entière, étendue sous la pluie en travers de sa porte. Elle couche par terre, elle a cédé son lit et trouvé le secret de faire la classe à ses dix écoliers avec une seule petite table pour tout mobilier scolaire. Quelle fête ce fut, un jour, pour ces pauvres fillettes d'avoir pu, en amassant des sous gagnés à faire des commissions, offrir à celle qu'elles appellent leur mère le régal extraordinaire d'un litre de lait ! Vous pouvez juger à cette débauche de ce que doit être l'habituel menu des repas. On vit pourtant et la menace la plus redoutable pour cette famille improvisée ce n'est pas celle de la faim, c'est la réclamation toujours imminente des vrais parens ; car ils n'ont pas tous rénoncé à l'exploitation fructueuse de leurs enfants. Ils épient l'heure où ils feront valoir leurs droits avec le plus d'avantage, et Mlle Rault doit souvent leur payer la rançon de sa charité, trop heu-

reuse quand elle ne se voit pas arracher brutalement son élève au moment où elle achevait de la conquérir à la vie honnête et laborieuse. Une petite saltimbanque, sauvée par elle de la misère et de la dépravation, vient d'être impérieusement redemandée par son père : elle allait faire, cette année-ci, sa première communion ; sa conversion au bien, à force de patiente habileté, était accomplie. Rien n'a pu la soustraire au supplice d'un brusque retour vers l'existence odieuse dont elle se croyait délivrée. Ah ! pauvre créature ! le cœur éclate d'indignation douloureuse au spectacle d'une aussi cruelle vicissitude. Mais, à ce prix du moins nous pouvons contempler la beauté du parfait désintéressement, car Mlle. Rault, dans son œuvre, toujours en péril, ne trouve de pleine satisfaction et d'entière sécurité, que pour sa conscience. Elle a mérité, certes, par son héroïque, ingénieuse et féconde vertu, par la portée morale de son exemple, le plus haut témoignage d'estime de l'Académie.

Un prix de 1,500 fr. est décerné à M. l'abbé Boudringhin, né à Arras en 1835, pour plusieurs œuvres du même genre, mais auxquelles il a pu, grâce à des moyens d'action plus favorables et plus puissans, donner un plus important développement. C'est aussi sur les malades et les infirmes d'abord, puis, par une prédilection décisive, sur les enfants vagabonds, qu'il a depuis plus de vingt-cinq ans exercé son infatigable bienfaisance. Il fonde, en 1867, à Bapaume, dans un local acheté avec des dons péniblement recueillis et obstinément accumulés, un patronage encore prospère aujourd'hui, qui dispute les adolescents aux pernicieux entraînemens des mauvaises compagnies en leur procurant, les dimanches et les jours de fête, toutes sortes de distractions agréables et honnêtes. Nommé, sept ans après, aumônier de l'hospice de Calais, il s'attendrit sur l'abandon misérable des enfans qu'il rencontre errans dans les rues. Il en prend un chez lui, en accueille un second, puis d'autres, et manque bientôt d'espace et de temps pour soigner tous ceux qu'on lui présente. Il donne alors sa démission d'aumônier et, secondé par une personne charitable, il fonde un orphelinat dans un local plus étendu, qui bientôt encore, ne suffit plus à l'affluence croissante des enfans. Mais la charité ne s'embarrasse de rien : elle est aussi entreprenante et moins inquiète que l'amour du lucre. Avec le produit de ses quêtes, il achète, pour y installer les plus jeunes, le couvent des Passionnistes à Hardinghen. Pour les autres, déjà grands, il établit à Calais une imprimerie et successivement divers ateliers de reliure, de cordonnerie, de menuiserie, de confections. Aux prix de quels efforts, de quelles instances parfois humiliantes, on le devine ; mais les chefs d'industrie, confians dans son œuvre, la protègent et ne laissent pas chômer ses jeunes ouvriers. Ce qu'il a fait pour ceux-ci, de toutes parts on le sollicite de le faire pour leurs sœurs. Aussitôt, avec une pieuse témérité, il agrandit la maison de Calais, y place les orphelins de l'asile de Hardinghen et transforme cet asile en orphelinat de filles confié à des religieuses sous sa direction tutélaire. Cet établissement a déjà recueilli trente-cinq petites filles et celui de Calais compte aujourd'hui cent cinquante orphelins ; plus de cent enfans en sont sortis bien armés pour entrer honorablement dans le combat de la vie.

Le prêtre, nous le savons, n'attend pas des hommes la rémunération de ses sacrifices, et celle que nous lui offrons n'a pas l'ambition

d'entreprendre sur le ciel ; ce n'est qu'un simple hommage de la société laïque à l'un de ses bienfaiteurs. M. l'abbé Boudringhin l'acceptera d'autant plus volontiers qu'il n'en cherchera pas longtemps l'emploi.

Deux autres prix de 1,500 fr. sont accordés, l'un à Louis Clément, l'autre à Louis-Marie Lecorgne.

Louis Clément, fils d'un forestier de Courtenay, dans le Loiret, est âgé de soixante-dix-sept ans. Seul à dix-neuf ans, il se sent une vocation dominante pour la bienfaisance et se fait recevoir infirmier de l'hôpital civil de Sens. Appelé, quatre ans après, pour une affaire de famille à Tours, il y rencontre de charitables ecclésiastiques projetant d'y fonder un orphelinat. Il leur offre ses services et se dévoue pour toujours à leur œuvre. Le voilà qui fait gratuitement l'office de quêteur, de cuisinier, de bonne d'enfants. Depuis cinquante ans, il est attaché à cet établissement dont la prospérité croissante peut seule le consoler d'y voir ses fonctions diminuer avec ses forces. Il semble possédé de la passion rare de servir sans gages. Bien plus, il donne, tous les ans, à la communauté, le revenu des modiques économies qu'il a pu faire autrefois à Sens. En retour de tant de dévouement, il aspire à l'unique faveur de passer dans cet asile tout plein de sa vie ses derniers jours qu'il y consacre encore. En 1883, le fondateur de l'œuvre, par son testament, recommandait ce vétérans des serviteurs du bien à la commission administrative de l'orphelinat ; une rétribution lui fut aussitôt offerte, mais, avec autant de simplicité que d'empressement, il la refusa. Pourvu qu'il ne refuse son prix !

Louis Lecorgne, né à Dinan en 1831, compte dix ans de services dans la flotte et trente ans dans les douanes, dont il est préposé-visiteur à Saint-Malo. Il a fait les campagnes de Crimée, de Cochinchine, du Maroc ; il a combattu tous les éléments, les flots, les flammes et, entre temps, des chiens enragés. Trente-trois personnes, sauf erreur, lui doivent la vie. Le surprenant et douloureux privilège de rencontrer tant d'accidents n'échoit qu'aux braves, aux marins surtout : ils vont au-devant. Lecorgne enfin donne la vie avec autant de générosité qu'il la sauve, car ce brave homme est père de onze enfans qu'il a nourris à grand-peine. La maladie, hélas ! plus traîtresse encore que la mer, plus rebelle que le feu, lui en pris sept. Sa poitrine est couverte de médailles d'or et de d'argent, témoignage de tous ses généreux exploits. Je ne puis qu'énumérer les plus saillans. En 1845, il sauve un jeune homme à Brest et, cinq ans après, un autre à Philippeville ; en 1854, il a failli périr dans un incendie à Dinan ; en 1861, il sauve d'abord un homme, puis quatre, puis deux autres encore ; deux ans plus tard, il participe au sauvetage du *Thomas-Elisabeth* et sauve trois hommes sur le *Harumet* ; il court, en 1867, au sauvetage de la *Julie* ; l'année suivante, il sauve, la nuit, un homme tombé dans la grande écluse, et, en 1874, un marin tombé entre son navire et le quai. L'Académie en couronnant Lecorgne pourrait le jalouser, elle qui n'entreprend qu'un sauvetage, celui de la politesse française, et n'y réussit qu'à moitié.

Lecorgne, ajouterai-je, n'est pas le seul des lauréats que je proclame dont nous puissions envier les œuvres. Indépendamment du mérite, leurs œuvres à tous l'emportent sur les nôtres par de précieux avantages.

D'abord, pour être accomplies ou admirées, elles n'exigent pas une longue initiation ; la générosité est innée. Tandis que les œuvres de l'esprit sont interdites ou fermées aux humbles privés d'instruction et d'expérience, celles du cœur trouvent immédiatement dans le cœur même leur source intarissable et un écho toujours vibrant. En second lieu ; les beautés de la nature, de la science et de l'art en général, n'éveillent pas en nous une joie sans mélange. Il s'y glisse une vague mélancolie, car l'attrait même de ce qu'elles nous révèlent nous fait sentir ce qui nous manque et rêver à l'inaccessible. La beauté de l'œuvre morale, au contraire, procure une joie absolument pure par le spectacle, unique ici-bas, d'un idéal réalisé. Une pleine satisfaction y est, en effet, donnée au besoin de justice et de bonté ; l'homme y jouit entièrement de sa valeur la plus haute. Enfin, comme les belles actions ne relèvent que du cœur, on ne peut les admirer sans en aimer les auteurs.

Dix prix de 1,000 fr. chacun sont prélevés encore sur les fonds légués par M. de Montyon. Je dois à ceux qui les ont remportés de citer leurs noms avec une mention, forcément sommaire, de leurs titres. Ce sont d'abord trois sauveteurs d'une vaillance aussi belle et presque aussi heureuse que celle de Lecorgne : Gabriel-Louis Lerondel, de Saint-Malo, dont l'honnêteté égale la bravoure ; Charles-Henri Sélame, pontier, à Saint-Omer, qui, depuis trente ans, a arraché quantité de personnes à la mort, entre autres six enfans qu'il a retirés d'un canal ; Jean Colombet, conducteur de voitures au Puy, mis dans l'incapacité de travailler par les lésions qu'il s'est faites en arrêtant des chevaux emportés, en affrontant les neiges pour sauver des voyageurs et des dépêches. Voici maintenant une humble bienfaitrice, émule de Mlle Rault, Joséphine Charolois, de Troyes, qui a disputé au vice et à la misère, depuis vingt-six ans, un nombre de jeunes filles qui s'élève aujourd'hui à deux cent cinquante. Voici enfin des serviteurs incomparables ; les époux Achain, dans l'Aisne ; des garde-malades étonnamment courageuses devant les épidémies et les maux les plus répugnans, François Daffos, dans la Haute-Garonne, Marie-Constance Bertin dans l'Yonne, Henriette Bossard en Vendée, et Julie Leray dans l'Ille-et-Vilaine. Julie Leray joint à un zèle sans bornes auprès des indigens qu'elle soigne la plus difficile abnégation : elle sacrifie entièrement pour eux ses modiques ressources, pratiquant ainsi la charité sous toutes ses formes. J'ai hâte d'arriver au plus intéressant peut-être de tous ces lauréats.

Jean-Baptiste Sirven, de Castres, est un vieillard de quatre-vingts ans qu'ont laissé sans ressources, après une vie de travail opiniâtre, des sacrifices constants à la famille nombreuse de sa très digne femme. Phénomène édifiant ! une quinzaine d'alliés, beau-père, belle-mère, beau-frère et belle-sœur, fille, gendre et petits-enfants de ceux-ci ont éprouvé tour à tour sa générosité qui tient du prodige par l'exiguité de ses ressources et par sa persévérance indomptable dans des circonstances toujours difficiles et souvent dramatiques. Ce n'est pas l'instinct paternel, remarquez-le bien, ce n'est pas la voix du sang qui l'a poussé à tant de dévouement ; c'est l'abnégation la plus pure. Il remplit les modestes et pénibles fonctions de porteur de contraintes. Sa pauvreté l'y force, mais sa bonté y répugne : de là un perpétuel conflit dans son âme entre

le devoir et la pitié. Aussi sa façon de poursuivre les débiteurs est-elle étrangement nouvelle, car il leur facilite lui-même leur libération et parfois même il paye de sa propre bourse, si peu garnie, les frais qu'il est obligé de leur faire. L'intérêt que nous inspire cet excellent vieillard est d'autant plus vif qu'il a un fondement historique. Jean-Baptiste Sirven est l'arrière-neveu du fameux protestant Sirven, dont le nom, associé à celui de Calas dans les ardues campagnes de Voltaire pour la justice contre les juges, a, pendant neuf années, rempli l'Europe. Avec lui s'éteindra son nom. L'Académie s'est sentie particulièrement heureuse de le récompenser. C'est une sorte de réparation *in extremis* offerte en sa personne par la France à une famille qui a fourni aux anciennes passions religieuses une célèbre et bien malheureuse victime. Jean Sirven est né catholique ; le mémoire en sa faveur nous a été présenté par un pasteur protestant, M. Camille Rabaud, historien de son grand-oncle. Ce rapprochement et ce contraste, tous deux honorables pour M. Rabaud, n'étaient pas indifférens à signaler.

Parmi les belles actions qui ont valu à leurs auteurs le complément des prix Montyon, à savoir sept médailles de 500 fr. chacune, j'ai à signaler d'autres sauvetages encore, ceux que Philibert Arrasin et Antonin Renucci, tous deux de Marseille, ont accomplis avec une valeur à toute épreuve. Je dois, en outre, mentionner au moins les bienfaits patiens et inappréciables de deux institutrices dont la carrière est très longue : Mmes. Gros, de l'Aveyron, et Lefoulon, de la Manche.

Nous avons maintenant à décerner les prix Souriau, Gémond et le prix anonyme fondé par une personne charitable, tous trois de 1,000 fr. chacun et de même destination que les prix Montyon.

Le premier de ces prix a été attribué à Mme veuve Condamine, de Fraissinet-le-Gelat, dans le Lot. Cette dame, qui vit du produit de quelques lopins de terre, s'est faite la providence du bourg qu'elle habite. Elle a rendu sans aucune rémunération les plus utiles services aux mères que leur travail sépare de leurs enfans en improvisant une crèche, aux femmes infirmes ou abandonnées en les encourageant et les secourant soit de ses propres deniers, soit des aumônes, que, malgré sa fierté naturelle, elle va, de porte en porte, mendier en leur faveur. C'est elle qui ensevelit les morts. Sa charité est bénie de tous les malheureux qui l'entourent.

Le second de ces prix est donné à Félix Planque, éclusier à Marchiennes, dans le Nord. C'est encore un de ces hommes qui semblent voués par leur courage au salut de leurs semblables ; en dix-neuf sauvetages il a soustrait vingt et une personnes à une mort certaine, les deux dernières dans des circonstances extraordinairement difficiles. Il en a contracté une maladie qui rend sa pauvreté plus menaçante pour sa femme et ses enfans, l'époque de sa retraite réglementaire étant imminente. Cette récompense est pour lui un honneur et un secours également justifiés.

Le prix anonyme a été obtenu par Anne Lepage, de Bellême dans l'Orne, servante d'une dame âgée qui fut directrice des postes. Anne Lepage a quatre-vingt-huit ans et sert depuis soixante-dix ans la même famille avec un dévouement tour à tour filial et maternel. Elle a vu

mourir, après leur avoir prodigué ses soins, les parens d'abord, puis les enfans de sa maîtresse, deux jeunes filles, seul espoir de leur mère et a cessé d'accepter aucun gage de la survivante solitaire, malheureuse et ruinée. Elle rencontra, dans sa jeunesse, la proposition d'un mariage qui lui eût fait partager 2,000 fr. de rente, plus tard, l'offre d'une place lucrative auprès d'un de ses frères qui punit son refus en la déshéritant : rien ne réussit à ébranler sa fidélité de servante ou bien plutôt de véritable amie.

Le prix triennal fondé par M. Honoré de Sussy se divise en vingt médailles de 500 fr. chacune à distribuer chaque année. Ces médailles viennent s'ajouter aux vingt-sept de même valeur composant le prix fondé par Mme Camille Fabre.

Le couronnement de la vertu ne saurait, j'en suis sûr, lasser mon auditoire que par ma faute ; cette responsabilité m'inquiète. Aussi m'attacherai-je à signaler moins les actes que les genres de mérites récompensés par ces nombreuses médailles. Ces mérites sont surtout le dévouement des serviteurs, la piété filiale et l'amour fraternel, en un mot, dans tous les divers cas, l'esprit de famille. La domesticité, bien comprise, crée un lien d'adoption, qui, nous venons de le voir, peut même devenir, à la longue, réciproque, mais ce lien tend à se relâcher, je ne l'apprends à personne. Les domestiques récompensés cette année sont pour la plupart extrêmement âgés. L'Académie regrette d'avoir plus rarement l'occasion d'en admirer de moins vieux. Peut-être, en dispersant les enfans, le régime actuel des héritages contribue-t-il à détacher du foyer commun tous ceux qui s'y groupaient avec eux. En outre, les domestiques d'aujourd'hui, dans leur dépendance, qui n'est pourtant ni forcée ni surtout gratuite, nourrissent une sourde révolte. Ce serait un étrange fruit de la liberté politique, car ils n'ont jamais été plus libre de ne pas servir. Il ne diffèrent plus guère des journalistes que par la mensualité de leur salaire, et, leur inconstance croissant, il est à craindre qu'ils ne travaillent bientôt plus qu'à l'heure. Ils y perdraient notre confiance et que pourraient-ils gagner de plus en dignité ? Ne sont-ils pas devenus nos égaux ? Ils changent déjà de maîtres aussi souvent que nous, avec l'avantage de ne subir jamais que ceux qu'ils ont choisis.

La piété filiale est bien naturelle, on souffre d'avouer qu'elle n'est point générale. J'en salue l'onc les précieux témoignages, tout en m'arrêtant de préférence à l'amour fraternel, vertu moins spontanée. Je veux vous en citer un exemple bien émouvant. Deux sœurs, Mlles. Caroline et Ernestine Godard, ont perdu leurs parens ruinés. Pendant plusieurs années elles combattent courageusement la misère par le travail. Mais Ernestine perd la santé et par surcroît la vue. Sa sœur la soigne, la sert, la protège. Elle la conduit chaque jour à l'église dont les offices sont la seule consolation de la pauvre aveugle. La maladie d'Ernestine est pire encore que son infirmité : c'est la plus redoutable qui se puisse imaginer dans sa condition : la boulimie, qui est une fringale insatiable. Caroline secrètement, par une héroïque et délicate supercherie, prend sur sa modeste part de nourriture et s'en prive pour grossir la part de sa sœur. Celle-ci, dans l'ignorance de ce sacrifice, revient sans cesse aux mets qui la tentent sans l'assouvir. Une mère en donnant son

lait ne donne que son superflu ; Caroline n'est-elle pas plus qu'une mère pour sa sœur ? Vous ne serez pas surpris si j'ajoute que, pour ne point abandonner sa compagne, elle a refusé une place d'infirmière qui lui était offerte dans l'hospice de Sainte-Anne.

Les seuls prix dont il me reste à parler sont le prix Laussat de 350 fr. et les prix Marie Lasne de 300 fr. chacun. Ils récompensent aussi des actes très dignes d'éloge, de même nature que les précédents. Je vous laisserai, après ce long exposé, sous une impression attendrissante et gracieuse en vous racontant brièvement l'histoire des frères Emile et Auguste Taschet, à qui le prix Laussat est attribué. Ce sont de tout jeunes gens qui n'étaient encore que des enfants quand ils ont commencé à le mériter : l'un avait alors quinze ans et l'autre douze. Ils se trouvent un jour seuls avec un petit frère de quatre ans devant un lit d'hôpital où leur mère vient d'expirer. Leur père est on ne sait où ; il a déserté depuis longtemps le foyer, emmenant un autre de ses fils, voué au vagabondage. L'administration offrait de recueillir le dernier-né. Emile et Auguste refusent ; ils n'acceptent que pour eux la privation de protecteurs naturels. " Vous le feriez vivre, répondent-ils, mais il n'aurait plus de famille. " Et les voilà qui, dans leur pauvre chambrette, par leur intelligente sollicitude, suppléent le père en fuite et la mère qui n'est plus. Ils soignent l'enfant, l'habillent, le font manger, le conduisent à l'école des sœurs, vont travailler dans une usine voisine et le ramènent le soir pour le coucher. Ah ! la morte peut dormir en paix ! Ce n'est pas tout : trois ans après, le frère absent, abandonné du père à son tour, reparait tout à coup, sans pain. Il a maintenant douze ans et il ne rapporte du dehors que l'ignorance et la faim. Emile et Auguste le prennent encore à leur charge. L'Académie a cru devoir traiter en hommes ces adolescents que peu d'hommes égalent en généreuse énergie. Mais je dois avouer qu'elle a été devancée par le directeur excellent de l'usine où ils gagnent leur vie et celle de leurs frères, car il leur alloue des salaires exceptionnels comme leur conduite.

Voilà bien des exemples de belles actions, en voilà trop peut-être, car peut-être ces chefs-d'œuvre du cœur ont-ils encore cela de commun avec ceux de nos musées qu'on n'en puisse goûter qu'un petit nombre à la fois.

On a dit poétiquement : le beau est la splendeur du vrai. Ce n'est pas assez dire : dans les belles actions ne nous apparaît-il pas comme la splendeur du bien ? Il y est le bien même qui étonne et ravit par le prodige de l'entier désintéressement au service et au profit de l'ordre social. Et quelle bonne fortune de surprendre le seul cas, peut-être, où, avec une pleine évidence, l'Idéal moral et l'Idéal esthétique ne font qu'un ! S'ils nous semblent partout ailleurs divisés, c'est que le bien nous commande le sacrifice, tandis que le beau nous fait aspirer au suprême bonheur. Mais cette opposition n'est qu'apparente, car le bonheur n'est vraiment humain que s'il diffère du bien-être par l'estime de soi, par la dignité.

Avoir osé confier à la dignité seule tout le bonheur de l'homme en formulant le premier défi de la volonté à la douleur, ce fut l'honneur du stoïcisme. Malheureusement, l'autel de la Pitié antique n'en fut

guère élargi ; restait à soulager la douleur. Mais avoir persuadé à chacun la résignation et fait planer la compassion sur tous, avoir fait accepter et même, ô miracle ! bénir la souffrance en la sacrant comme une épreuve et comme un gage de béatitude éternelle, voilà l'indéniable bienfait de la charité chrétienne. En dépit du progrès des lois et des sciences économiques, ce naïf remède à l'infortune et au désespoir n'est pas encore discrédité. Vous venez d'en avoir l'assurance : la part la plus touchante de la beauté morale que l'Académie couronne encore aujourd'hui, c'est la charité chrétienne qui la lui apporte.

Mais cette création laborieuse et sublime du Beau par le Bien n'est pas le privilège de l'homme. L'univers tout entier justifie son immense lutte intérieure par une lente mais sûre victoire de l'Ordre. N'est-ce pas le Bien même que nous saluons dans cette harmonie victorieuse qui, sous le nom de Vérité, se découvre à l'intelligence par ses lois et, sous le nom de Beauté, se révèle et s'impose au cœur par l'éclat de son triomphe ? A ce point de vue la Morale et l'Art servent la même cause : tous les deux collaborent à l'Ordre en présentant les modèles parfaits que poursuit la Nature, en achevant ses ébauches sans la trahir. Admirer un chose, c'est la sentir émerger du chaos et la proclamer d'autant plus belle qu'elle s'en éloigné davantage. Ce qui nous émeut dans les belles choses les plus diverses, c'est une même révélation de délivrance par un même essor dont la hauteur mesure la dignité de leur cause. Et, proclamons-le ici en faveur de la vertu, la dignité de notre espèce n'est pas moins attestée par les œuvres du cœur que par celles du génie. Humanité, dans la langue française, est synonyme de bienfaisance.

Mgr BOUGAUD

L'Evêque qui vient d'être enlevé si soudainement au diocèse de Laval et à l'Eglise de France s'était déjà acquis, n'étant que simple, prêtre, un grand renom, par ses écrits et par sa parole. Aussi, son élévation à l'épiscopat avait-elle été, on peut le dire, acclamée par le clergé français. Pourquoi faut-il qu'il n'ait fait que passer sur un siège qu'il semblait destiné à illustrer ?

C'est à Autun, où il eut pour professeur, de rhétorique l'abbé, aujourd'hui cardinal Pitra, qu'il fit ses études classiques ; c'est à Dijon, sa ville natale, qu'il fit sa théologie. Choisi par son évêque pour l'enseignement des sciences ecclésiastiques, il fut envoyé à la Solitude, noviciat des Sulpiciens à Issy, comme on sait ; maison d'élite, dirigée alors par un homme supérieur et un saint. M. l'abbé Renaudet. De retour à Dijon, l'enseignement de l'histoire ecclésiastique au grand Séminaire lui fut confié ; puis il devint aumônier de la Visitation. Ce fut alors qu'il commença à se révéler comme écrivain, par un ouvrage de critique historique remarquable, l'*Histoire de l'apostolat de saint Benigne*, et surtout par sa belle *Histoire de sainte Chantal*.

Au printemps de l'année 1860, Mgr Dupanloup, très attentif à tout ce qui concernait saint François-de-Sales et la Visitation, partit pour les montagnes de la Savoie, emportant cet ouvrage, qui venait de paraître.

tre. Cette lecture l'émerveilla. Nous l'entendons encore nous disant : sur les bords du lac d'Annecy : " Quel bonheur que cet homme-la soit dans l'Eglise ! C'est un écrivain égal au moins à M. de Montalembert. "

Et immédiatement, l'évêque d'Orléans écrivait à son ami, M. Foisset, magistrat à Dijon, pour savoir qui était l'abbé Bougaud. Quelques jours après, sur une lettre pressante de l'évêque, l'abbé Bougaud arrivait auprès de lui, à Menthon, et, dans une course de montagne, son entrée à l'évêché d'Orléans était décidée.

Il y resta dix-huit ans, jusqu'à la mort du grand évêque ; le successeur de Mgr Dupanloup se garda bien de s'en séparer.

* * *

M. l'abbé Bougaud arrivait donc, le 1er novembre 1860, à Orléans, âgé alors de 36 ans. Nommé archidiacre de Gien, immédiatement il révéla, outre un rare talent d'écrivain, une remarquable entente des affaires, l'art de traiter avec les hommes, les qualités enfin d'un véritable administrateur.

L'année suivante, l'évêque, à qui ses fatigues, ses luttes ardentes alors pour le Saint-Siège, son âge, ne permettaient plus les longues stations, lui céda la chaire de sa cathédrale. Ce fut un carême mémorable. Non seulement un orateur, mais un apologiste puissant se révélait. A l'élévation de la doctrine se joignaient les vues profondes du moraliste, et ces cris d'âme si familiers à l'évêque lui-même ; et comme chez lui aussi cet accent de patriotisme qui s'allie si bien au zèle apostolique, cette constante préoccupation des souffrances de ses contemporains, cet art de les prendre, par les plus nobles côtés ; puis ces grandes thèses, qui étaient aussi celles de l'évêque, sur les splendeurs de la foi catholique et sa profonde harmonie avec tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de grand, dans la nature humaine. Les hommes surtout furent ravis, et le lundi de Pâques une députation d'Orléanais, ayant à sa tête M. Raoul d'Alès, se présentait chez M. l'abbé Bougaud pour le féliciter et le remercier.

Toutefois, son action oratoire alors, laissait quelque chose à désirer. La voix manquait un peu de souplesse, le geste avait quelque brusquerie. Les exemples du maître éminent dans l'art de dire qu'il avait à Orléans sous les yeux contribuèrent beaucoup à le former définitivement sous ce double rapport. Les grandes chaires de la capitale l'entendirent tour à tour ; Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Thomas-D'Aquin, la Madeleine, Sainte-Clotilde ; puis, les grandes villes de France : Nancy, Lyon, et Nantes ; Rome aussi, pendant le concile. Ce fut lui qui, à Nancy, décida l'évêque, Mgr Foulon, à fonder, comme à Paris et à Orléans, cette retraite d'hommes pendant la semaine sainte qui est, partout où on a pu l'établir, un si grand et un si édifiant spectacle. A Rome, ce fut lui qui annonça, du haut de la chaire de Saint-Louis-des-Français, en termes si émus, la mort inopinée de M. de Montalembert, que nous venions de lui apprendre, au moment même où il allait monter en chaire. Aux funérailles de Mgr Dupanloup, ce fut lui qui eut l'honneur de prononcer, devant la dépouille mortelle du grand évêque, et devant ce splendide auditoire, à défaut d'une oraison

funèbre formellement interdite, quelques paroles, qui, à elles seules, valaient un discours.

Outre ses grandes stations, M. l'abbé Bougaud eut souvent l'occasion, à Orléans, de prononcer des discours qui, pour être moins connus du grand public, parce qu'ils n'ont pas encore été réunis en volumes, n'en sont pas moins de premier ordre : par exemple son superbe *panégyrique de Jeanne d'Arc*, son discours sur *l'Agriculture*, et celui sur *les Douleurs et les expiations de la France*, pages toutes vivantes de foi et de patriotisme.

* * *

Qui ne connaît ses écrits ? Nous avons dit l'enthousiasme de Mgr Dupanloup pour *l'Histoire de sainte Chantal*. Celle de sainte Monique fut composée à Orléans : avec quel soin scrupuleux de la vérité historique, et aussi du style, devons-nous ajouter, nous qui le voyions ciseler pour ainsi dire avec amour son diamant, chaque jour, et qui pouvions suivre chapitre par chapitre l'éclosion de cet ouvrage. Trois ans entiers il le retint, le polissant et le repolissant toujours, non par un vain souci de la forme, mais tout à la fois par un sentiment sacerdotal. car prêtre il écrivait surtout pour les âmes ; et par un sentiment d'artiste, car il, était aussi cela, éminemment artiste, nullement pressé : difficile à se contenter lui-même ; ayant le besoin et comme le tourment du mieux ; ne travaillant pas seulement, labourant, pour ainsi dire son style : sachant bien que les livres mal écrits ne parviennent ni à se faire lire longtemps ni à produire des impressions durables.

On a fait cependant à cet ouvrage deux critiques, dont nous repoussons l'une, dont nous tenons à expliquer l'autre. Il a, dit-on, trop parlé de saint Augustin. Mais il le fallait bien ! Est-ce que sainte Monique, ce n'est pas saint Augustin ? Est-ce que Mgr Bougaud l'eut comprise, s'il l'eût moins identifiée avec son fils ? C'est ce que Flandrin n'a pas assez senti, lui qui a si bien compris sainte Paule et sainte Eustochium, qu'il s'est bien gardé de séparer ; mais il a peint seule sainte Monique ! C'est un tort que n'a pas eu Ary Scheffer, ni, heureusement, Mgr Bougaud. Son volume est comme le commentataire de ce sublime tableau, où le grand artiste n'a mis que deux figures, la mère et le fils, en face ces deux infinis, la mer et les cieux.

“ L'art, a dit Fénelon, se discrédite lui-même ; il se trahit en se montrant. ” Se montre-t-il quelquefois dans ce volume ? Que ceux qui le trouvent le regrettent ; mais c'est là un défaut bien rare ; et rare même chez Mgr Bougaud. Artiste, il l'était, nous l'avons dit, par nature, par goût et sentiment sacerdotal : surtout il pensait, avant d'écrire. Une singularité, une originalité encore, croyons-nous. Que des gens écrivent sans penser ! La plume court, court, s'ils son faciles et féconds, mais à la surface. Rien de pénétré, rien de puissamment saisi ; rien surtout de ciselé et de buriné.

Sa méthode, quelle était-elle ? La voici : Ses devoirs de prêtre remplis, il écrivait le matin ardemment, jusqu'à midi. Puis, venaient les heures de promenade ; il aimait beaucoup à travailler en marchant. Quand donc on l'apercevait, sur les bords de la Loire, seul, l'après-

midi, il pensait, il méditait, il préparait le travail du lendemain : la marche accélérât sa pensée. Quelquefois on le voyait s'arrêter, et un rapide crayon fixait l'éclair de cette pensée. Il a écrit d'abord presque tous ses livres au crayon. C'était le premier jet. Il ne s'en contentait pas. Le travail ainsi posé, d'un bout à l'autre, et le travail tout entier écrit, il le reprenait, et le refaisait : excellente méthode, qui permet alors de combiner l'ensemble et les détails, de proportionner les uns aux autres, et de soigner chaque chapitre comme s'il était seul, et néanmoins comme faisant partie d'un tout. Pas un de ses ouvrages qui n'ait été ainsi écrit trois ou quatre fois ; aussi pas un dont on ne puisse dire, en empruntant cet excellent mot à Labruyère, qu'il est fait de main d'ouvrier. De là, les qualités maîtresses de son style, et aussi, quelquefois, si on le veut, ce défaut qui n'est que l'excès du bien, la recherche passionnée du mieux, aux dépens peut-être, par moments, de cette suréminente qualité, qu'il n'ignore pas, la simplicité, le naturel, et de cette apparente négligence qui est l'art consommé.

Sainte Monique fut suivie à peu de distance de la *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie de l'Incarnation*. Ce sujet n'était pas exempt d'écueils. On pouvait s'égarer dans une vague mysticisme, ou méconnaître les grâces sublimes de celle à qui fut révélée la grande et belle dévotion du Sacré-Cœur. Mgr Bougaud a passé entre les écueils, avec un rare bonheur. Et des vues larges et supérieures, comme toujours, mettent le sujet et le lecteur dans les véritables horizons.

Mais l'œuvre capitale de Mgr Bougaud c'est son grand ouvrage apologétique en cinq volumes, *le Christianisme et les temps présents*, ouvrage qui, seul, demanderait une longue étude. Nous n'hésitons pas à dire, d'une façon générale, que c'est aujourd'hui, en France du moins, le meilleur ouvrage de ce genre. Frayssinous a vieilli ; Chateaubriand aussi, en beaucoup d'endroits : de même, quoique plus moderne sur plusieurs points, M. Nicolas a été dépassé. Mgr Bougaud est à la fois le plus moderne et le plus complet, le plus utile à placer entre les mains d'un homme du monde. C'est là surtout qu'il développe ses vues sur les harmonies nécessaires du christianisme et de la nature humaine, l'un et l'autre œuvres de Dieu, et, par conséquent, faits pour s'accorder et non pour se contredire. L'idée ne lui appartient pas, et sa méthode apologétique n'est pas aussi neuve qu'il paraît le croire ; mais aucun écrivain peut-être n'en a poussé plus loin l'application et n'en a tiré de plus merveilleux effets. Le moraliste et le penseur s'appuyent admirablement l'un l'autre, et le grand orateur se retrouve toujours, sous ce style plein d'éclat et de chaleur.

Un chapitre épisodique, inséré dans un de ces volumes, a provoqué quelques critiques qui n'ont pas été sans nuire d'abord, aux yeux d'un certain public léger, à l'ouvrage ; mais ce chapitre a disparu des dernières éditions, les critiques sont oubliées, et le mérite supérieur de l'ouvrage plane seul dans l'appréciation équitable des juges impartiaux.

* * *

Un dernier mot sur un autre côté de sa nature.

Son coup d'œil en affaires était net, précis, d'une grande justesse, et

son action, nullement précipitée, toujours réfléchie et sûre. Pas plus pour agir que pour écrire il n'aimait à se presser. Telles étaient ses qualités d'administrateur, que 25 années de pratique avaient encore développées. Le diocèse de Laval n'a pas eu le temps de le connaître assez sous ce rapport pour mesurer l'étendue de la perte qu'il a faite; mais il a pu apprécier suffisamment, pour en garder un regret éternel, " les qualités éminentes, comme disaient dans leur touchante lettre MM. les vicaires généraux de Laval, et les hautes vertus d'un évêque qui avait déjà gagné tous les cœurs."

Et il meurt, tout à coup, alors que, malgré la fatigue visible de sa santé, épuisée par tant de labeurs, sa robuste constitution semblait lui permettre encore plus d'une année de vie active. Nous adorons les profonds desseins de Dieu. Mais ce n'est pas sans une peine profonde que nous voyons disparaître si rapidement un évêque qui pouvait honorer devant l'Eglise et le siècle l'épiscopat. A ces regrets que tous partagent, on nous permettra de joindre ceux d'une si ancienne et fidèle affection.

L'Abbé F. LAGRANGE.

LA PAIX SOCIALE

Nous reproduisons ci-après la péroraison d'un excellent discours prononcé par M. Lefébure, le 14 octobre dernier, à l'assemblée des Cercles catholiques de l'Orne, France.

" En résumé, dit M. Lefébure, plus on étudie la question ouvrière dans notre pays, plus on voit se multiplier des manifestations comme celles dont nous sommes témoins aujourd'hui, plus on doit se persuader ce me semble qu'il ne faut faire appel à la contrainte que là où la pratique du devoir social est impuissante ou fait défaut, qu'en France l'influence prépondérante doit appartenir aux œuvres d'initiative privée, à l'action des patrons, à la puissance individuelle combinée avec le principe d'association; plus on constate que la solution de la question sociale doit être cherchée moins dans des dispositions législatives nouvelles que dans la réciprocité volontairement acceptée des devoirs, des services, du dévouement entre les diverses classes.

Disons-le hardiment, c'est aux classes élevées, éclairées, qu'incombe surtout cette grande tâche; elles doivent poursuivre sans relâche ce but et elles peuvent l'atteindre, en donnant à la nation une éducation nouvelle, par l'exemple. Qu'elles se mettent en contact constant avec le travailleur, qu'elles entrent dans ses préoccupations, que les mains se touchent, que les cœurs s'ouvrent, et non seulement elles empêcheront l'abîme de se creuser, mais elles le combleront: elles rétabliront les liens brisés et feront renaître peu à peu cette réciprocité du dévouement, qui est l'idéal et qui est aussi la force d'une société.

On prétend qu'il n'est pas possible d'agir sur l'ouvrier dans les grandes agglomérations, dans les centres industriels: mais l'a-t-on vraiment essayé?

Fait-on tout ce qu'il faudrait pour cela ? Qui l'oserait prétendre ? Lorsque des hommes de cœur et de zèle ont entrepris de s'occuper de lui dans les quartiers populeux de Paris, en apparence les plus rebelles à toute influence de ce genre, ils ont été émerveillés des résultats qu'ils ont obtenus, et je pourrais citer bien des exemples et d'autres villes, cette grande cité de Mulhouse notamment, où la population ouvrière a un esprit si excellent, si religieux. C'est qu'il y a un fond de générosité, de bonté native dans l'ouvrier, auquel on fait rarement appel en vain. Les meneurs le savent bien, ces meneurs hypocrites qui exploitent ses griefs, au profit de leurs ambitions politiques, et déguisent leurs calculs égoïstes sous l'apparence d'un zèle désintéressé. On voit, hélas ! que le travailleur n'est que trop facile à entraîner, à égarer. Il suit en aveugle quand il croit entendre une voix qui lui est dévouée.

La vérité est que si l'on veut agir sur l'ouvrier il faut l'aimer comme il faut aimer son temps pour agir sur lui, comme il faut aimer la liberté pour s'en servir efficacement. La liberté, ah ! messieurs, je le reconnais, elle se présente à nous parfois étrangement défigurée, et en voyant tant de choses odieuses accomplies sous son nom, vous êtes tentés de la maudire. Gardez-vous de le faire.

Réclamons-la, au contraire, sans relâche. On ne peut nous la refuser ; elle nous est due.

Au fond, que demandons-nous ? pour la loi divine, le respect ; pour nous, la liberté pleine et entière de la servir ; le droit de persuader nos frères.

La liberté ! elle est nécessaire à l'œuvre de rénovation morale de la nation. Sachons la mettre à profit pour atteindre les âmes, pour renouveler l'opinion, pour déterminer ces mouvements, ces courants, ces grandes poussées qui emportent toutes les résistances et d'où sortent les vastes réformes.

La politique est ici vaine et impuissante, la force va à l'encontre de son but. Est-ce que toute la transformation politique, sociale, religieuse de la fin du dernier siècle, n'est pas sortie d'un mouvement d'idées ? L'idée se rit de la force ou plutôt elle devient la force elle-même. La force, c'est la balle ; mais l'idée c'est la poudre qui lui donne l'impulsion et la lance au but. C'est à la conquête des esprits qu'il faut marcher. Le christianisme a fait ainsi. Il a formé des cœurs chrétiens et il a obtenu des lois chrétiennes.

Dans cette grand croisade nous possédons, nous chrétiens, cet avantage inestimable de n'avoir point à nous mettre en peine de découvrir les bases nouvelles d'une organisation sociale. Nous n'avons pas à consumer nos efforts à la recherche d'une foi inconnue, de nouvelles formules religieuses, ni à nous laisser prendre à l'appât des réformes chimériques, d'utopies dont le moindre défaut est de faire abstraction de la nature de l'homme et de la nature des choses. Pour nous la parole de vie a retenti, il y a deux mille ans. Elle est sortie de la maison du charpentier de Nazareth ! Et personne, pas même celui qui la méconnaît et qui l'outrage, ne saurait contester qu'elle a changé la face du monde.

Nous n'avons qu'à l'appliquer à la solution du redoutable problème qui nous étreint ; nous n'avons qu'à la propager par l'exemple, par l'action, par la parole, par la plume, par les œuvres. Ah ! s'ils étaient nombreux à la mettre en pratique et à la répandre, chacun seulement dans sa sphère d'action, ces chefs d'industrie, ces grands propriétaires, tous ceux qui ont charge d'âmes et qui sont investis—qu'ils le sachent bien—d'une fonction sociale, si tous les penseurs chrétiens, les hommes "de bonne volonté" auxquels la paix a été promise, apportaient plus de zèle à vulgariser, à proposer à l'imitation ces institutions, ces mesures, ces pratiques de toute nature qui, s'inspirant consciemment ou inconsciemment de la parole évangélique, ont si merveilleusement réussi, sur certains points, à améliorer la condition de l'ouvrier et à maintenir la paix de l'atelier, que de grands résultats seraient promptement obtenus !

Comment un tel but n'enflamme-t-il pas d'ardeur tant de jeunes gens qui ont la liberté de leur temps et de la fortune ! Comment, cédant à votre impulsion, ne sont-ils pas tentés de se vouer de plus en plus à l'étude des questions sociales et à la propagation des féconds exemples que nous avons sur les yeux ? Il y a là un terrain sur lequel on peut se rencontrer de tous les points de l'horizon, un terrain où le pays pourrait utiliser les efforts de tous, où il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus, où ceux mêmes qui ne sont plus associés à la politique et au pouvoir peuvent continuer d'agir pour le bien de la patrie.

Le sentiment de la patrie ! il existe en temps de guerre, il réunit et rapproche les âmes, les activités ; il fait taire les divisions, pourquoi n'existerait-il pas en temps de paix sur le terrain social ?

Peut-on encore parler de paix quand la grève éclate partout, quand l'antagonisme, sourd ou aigu, semble être la loi commune des rapports entre les classes ? N'est-ce pas l'état de guerre, ou du moins de paix armée entre les citoyens d'un même pays, comme entre les diverses nations du monde ? Et cet état ne commande-t-il pas au patriotisme et à la clairvoyance les mêmes sacrifices et les mêmes trêves ?

Que faudrait-il pour qu'il en fût ainsi ? Ah ! sans doute, il faudrait savoir s'élever au-dessus des divisions, des querelles, des préoccupations mesquines, mais il faudrait par-dessus tout savoir triompher de cet amour exclusif de soi, de cet égoïsme qui, en haut, paralyse les activités, entretient l'indifférence et la mollesse et qui, en bas, fait gronder l'irritation et la haine. Il faudrait s'inspirer de cet esprit de dévouement et de sacrifice dont malheureusement on s'efforce chaque jour de tarir la source. Pour tout dire, il faudrait savoir agir. Agir, agir, voilà le mot qui résume tout, voilà la conclusion suprême. C'est le conseil que le poète nous donne en ces termes enflammés, inspirés de l'Écriture et par lesquels je veux finir :

" Dans le grand champ de bataille du monde, dans ce bivouac qui est la vie, ne sois pas comme un muet bétail que l'on pousse ; agis, lutte, sois soldat ; fais rayonner la vérité ; regarde en avant ; agis dans le présent qui vit, ton cœur dans ta poitrine, Dieu au-dessus de ta tête."

SAUVETEURS ET SOLDATS

Les actes de bravoure que M. Sully Prudhomme a signalés dans son rapport sur les *Prix de Vertu* nous remettent en mémoire un très heureux rapprochement fait entre les sauveteurs et les soldats dans un discours que prononçait le général Boulanger, alors ministre de la guerre, à une séance générale de la Société française de Sauvetage, en janvier 1887. Voici un extrait de ce discours.

“ Il m'est particulièrement agréable de me trouver au sein de cette assemblée des premiers citoyens, je puis dire des premiers soldats de la France.

“ N'est-ce pas, en effet, la même devise qui est inscrite sur nos bannières : “ Sauver ou périr ! ” d'un côté : “ Vaincre ou mourir ! ” de l'autre ? N'est-ce pas la même noble pensée qui est gravée dans le cœur du sauveteur comme dans celui du soldat ? Nous combattons le même combat, nous moissonnons les mêmes lauriers.

“ Mais vous, messieurs, vous êtes les impatients dont parle le poète qui, ne pouvant, ne voulant attendre l'heure de vous donner tout entiers à la patrie, recherchez le danger, le sacrifice pour tromper en quelque sorte la soif de dévouement qui vous anime et qui vous fait grands parmi les autres citoyens.

“ Vous avez, en outre, sur nous, soldats, cet avantage inappréciable que les lauriers que vous cueillez ne sont pas nécessairement, fatalement, les lauriers sanglants moissonnés au milieu des douloureux déchirements de la patrie !

“ Vous rencontrez la gloire en secourant, en sauvant vos semblables au sein de cette paix qui est tellement nécessaire aux peuples, que ceux qui ont charge de gouvernement doivent la leur assurer au prix de tous les sacrifices ; en tant que ces sacrifices ne touchent, ni à l'honneur, ni à la sécurité du pays.

“ Recevez tous mes vœux pour la prospérité de votre belle Société, fondée sur la large base de la fraternité et permettez-moi, comme chef de l'armée, de vous répéter combien je suis heureux et fier de saluer en vous les représentants de cette vaillance française, faite de chevaleresque générosité, de gai, d'insouciant héroïsme, et qui sera comme le cachet de notre vieille race gauloise, aussi longtemps qu'il y aura une France, c'est-à-dire aussi longtemps que vivra le monde. ”

LE SOUVENIR DES AIEUX.

[Vers écrits sur un livre du jeune Michel Ney, le 14 avril 1847—Extrait des œuvres posthumes de Victor Hugo]

Enfants ! fils des héros disparus ! fils des hommes
Qui firent mon pays plus grand que les deux Romes,

Et qui s'en sont allés dans l'abîme engloutis !
Vous que nous voyons rire et jouer tout petits
Sur vos fronts innocents, la sombre histoire pèse ;
Vous êtes tout couverts de la gloire française.
Oh ! quand l'âge où l'on pense, où l'on ouvre les yeux
Viendra pour vous, enfants, regardez vos yeux
Avec un tremblement de joie, et d'épouvante,
Ayez toujours leur âme en vos âmes vivante,
Soyez nobles, loyaux et vaillants entre tous,
Car vos noms sont si grands qu'ils ne sont pas à vous !
Tout passant peut venir vous en demander compte.
Ils sont notre trésor dans nos moments de honte,
Dans nos abaissements et dans nos abandons :
C'est vous qui les portez, c'est nous qui les gardons !

MEISSONIER.

Lors du cinquantenaire de Meissonier, en mai 1884, on avait organisé dans la galerie Petit, à Paris, une exposition de tous les tableaux du maître, qu'on avait pu se procurer. Nous reproduisons la plus grande partie d'un article publié à cette occasion par Albert Wolff.

.....On aurait tort de croire que M. Meissonier est arrivé à une si grande situation dans l'art sans avoir connu les amertumes des débuts et les tristesses des plus violentes attaques qui ont salué son entrée dans la carrière. Pour se rendre bien compte de l'état des esprits il faudra se reporter dans la pensée d'un demi-siècle en arrière. Géricault avait marqué le commencement de ce siècle par l'éclosion de son superbe génie. Delacroix avait surgi plus tard, en même temps que les grands paysagistes dits de 1830 ; à leur suite, toute la jeune génération s'était jetée dans la mêlée terrible ; ils n'apportaient le plus souvent que les défauts des maîtres sans leur goût, leur science et leur fougue véritable. Peu à peu la révolution qui s'accomplissait dans l'art français tourna à l'anarchie ; sous prétexte d'énergie on introduisit le désordre dans la peinture ; on ne recherchait plus que ce qu'on appelle l'effet, et le plus souvent on l'obtenait par l'opposition des plus violentes couleurs. Tous voulurent imiter Delacroix, qui, après Géricault tout fois, introduisit le drame vibrant dans l'art contemporain ; ce qui, chez le grand artiste, était le résultat de la passion, devint pour ses imitateurs un parti-pris froidement combiné, une affaire de mode. L'art de la composition fut aboli, le dessin, qui, selon le mot si juste d'Ingres, est la propriété de l'artiste, fut supprimé ; on combattait l'œuvre d'art étudiée par des ébauches informes ; ce fut comme une débandade des esprits et un affolement de toutes les cervelles.

A cette heure troublée par les inférieurs qui étaient leur insuffisance à la hauteur d'un principe, surgit tout à coup un jeune Lyonnais, qui fut l'incarnation de l'étude, de la science et de la sincérité de l'œuvre. On l'accueillit par des huées, on l'appela peintre de petits bonshommes, on passa plein de mépris devant ses petits panneaux. Ernest Meissonier laissa dire et continua tranquillement sa route ; son

idéal était dans un retour vers l'art précieux des maîtres flamands. Plus heureux que le jeune Meissonier, ils eurent le bonheur de vivre à une époque où l'architecture avait un caractère artistique très original et d'avoir sous les yeux des contemporains pittoresquement vêtus de leurs costumes si caractéristique dans la forme et si séduisants dans la couleur. Le jeune Lyonnais, sentant que son talent de coloriste et son goût de la mise en scène ne trouveraient pas d'us et de mesure dans l'imitation pour sa verve, le jeune Lyonnais se détourna de la bâtisse moderne et de la redingote à la propriétaire vers les siècles passés comme nous sommes forcés nous mêmes à le faire aujourd'hui si nous voulons entourer notre vie d'une note d'art.

Si M. Meissonier n'avait atteint d'autre but que de peindre dans la perfection des costumes, il n'aurait pas la haute situation qu'il occupe. Mais il poursuivait un autre idéal, la reconstitution de temps écoulés, non seulement dans la surface, mais jusque dans les particularités de la race et dans l'état des âmes. Ce jeune homme était doué d'une sorte de seconde vue qui lui permettait d'évoquer les temps passés et de les fixer sur la toile comme s'il avait vécu parmi ceux qu'il dessinait. Un tel art, basé sur des recherches, de longues études et qui, maintenu dans de si petites proportions, exigeait une sûreté de l'œil, une assurance de la main qu'on ne peut s'approprier que par un long travail, ne peut pas s'imposer du premier coup.

Rien ne me semble plus puéril pour mesurer la place conquise par un grand artiste que de le comparer à d'autres grands artistes : pour rendre justice à M. Meissonier, il faut le prendre tel qu'il est, envisager le chemin parcouru et se demander si, dans son art particulier, il a atteint le sommet. Aucun doute à ce sujet. M. Meissonier s'est élevé à une telle hauteur qu'on peut le placer à côté des plus grands maîtres qui l'ont inspiré et sur les œuvres desquels il s'est appuyé au début. Cela n'est pas venu en un jour ni en une année ; entre les premières tentatives du jeune homme, *les Bourgeois flamands* que sir Richard Wallace a bien voulu prêter avec quelques chefs-d'œuvres, et la maturité du talent de M. Meissonier, il y a quinze années, d'un labeur persistant et de progrès constants ; les hésitations sont visibles dans le *Hallebardier* où Decamps semble l'avoir troublé, dans le *Décameron* qui est une tentative peu personnelle et d'une douzaine d'autres tableaux de la première époque qui marquent les étapes parcourues.

Le grand talent de M. Meissonier ne se manifeste complètement que dix années après ses débuts : sa grande supériorité n'éclate que vingt années après, quand il s'est rendu à ce point maître du métier qu'il peut laisser aller son art librement au gré de la pensée. C'est bien de la pensée que j'ai dit, car là où l'aveugle ou le prévenu n'a voulu voir qu'un rendu précieux de la nature, la critique attentif découvre aisément ce qu'on appelle l'âme dans l'art, c'est-à-dire la pensée dominante, cette émotion personnelle que le peintre ajoute au modèle qu'il a sous les yeux. On a longtemps contesté cette suprême qualité de l'artiste à M. Meissonier, mais l'âme ne se manifeste pas toujours de la même façon chez tous les peintres ; dans l'œuvre de M. Meissonier, l'étude de la nature étonne ; mais ce qui donne le charme à son œuvre et ce qui

en fera le prix devant la postérité, c'est précisément cette poésie personnelle et toujours en rapport avec le sujet que traite l'artiste.

Le Liseur en costume blanc, de la collection Van Praet, n'est pas une œuvre d'art parce que la figure est dessinée dans la perfection et peinte sans une défaillance ; c'est un petit chef-d'œuvre par la solitude qui règne autour de ce liseur, et par l'expression de recueillement que l'artiste a mis dans son personnage. Aucun modèle ne peut donner cette sensation intime et complète de la pensée du peintre. Voyez *le Dessinateur*, de la collection de Dumas fils ; M. Meissonier le présente de dos, mais comme on devine dans le mouvement avec quelle ardeur il est penché sur son œuvre ; on ne voit pas ses traits et on entre dans la préoccupation de son esprit par son attitude et le silence qui l'entoure. Voyez *l'Homme à l'Épée*, un chef-d'œuvre absolu et incontestable ; c'est peu de chose comme sujet. Un cavalier Louis XIII examine une lame ; tout le monde peut plus ou moins bien peindre un tel sujet, mais seul un grand artiste peut mettre dans une simple figure l'expression d'énergie et de satisfaction du cavalier amoureux de son arme. Oui le dessin est admirable, l'exécution est merveilleuse, mais tout cela ne justifierait pas la grande situation de M. Meissonier, s'il n'avait pas, à sa façon, mis le meilleur de son âme dans ses œuvres.

Regardez la *Confidence*. Est-ce que la copie méticuleuse de la nature, le rendu sans reproche peut donner à un tableau sa grande valeur d'art, si l'artiste, plein de son sujet, attendri lui-même par les confidences imaginaires ne met pas dans l'attitude et les traits de celui qui parle l'émotion du récit, et dans l'autre l'émotion de ce qu'il entend. C'est un chef-d'œuvre par l'âme de l'artiste autant que par la somme prodigieuse du talent dépensé. Je pourrais citer une douzaine de ces petites merveilles, sans ajouter un éloge pour les œuvres.

A travers ce long travail des premières vingt années, M. Meissonier acquiert toujours une sûreté plus grande de la main et une compréhension plus développée de la nature ; il est devenu le maître de son art ; aucune question du métier si compliqué de la peinture ne peut plus l'arrêter, et maintenant, d'un pas ferme et sans une défaillance, le grand artiste dans la plénitude de sa valeur, marche vers son apothéose, qui date des environs de 1850. Désormais, l'illustre peintre signera les œuvres qui marquent le point culminant de sa belle carrière.

Le maître a déjà peint *la Barricade* ; dans un petit cadre se déroule un grand drame ; la toile aurait autant de mètres qu'elle mesure de centimètres que l'artiste n'aurait pas pu exprimer mieux ce qu'il voulait, ni ajouter un attrait de plus pour le véritable connaisseur. Ce morceau d'histoire n'a pas seulement été vu par le peintre ; son cœur a reçu le choc de cette tragédie sanglante ; la barricade est abandonnée ; les cadavres gisent sur le tas de pavés ; la rue qui fuit est déserte ; les êtres vivants semblent avoir abandonné la nécropole de la guerre civile ; sur toute la scène plane comme le silence de la tombe. Croyez bien que l'homme qui a signé cette page est un très, très grand artiste.

A *la Barricade*, succèdent coup sur coup les œuvres importantes. On a reproché à Meissonier d'être le peintre de l'immobilité ; il se venge

en faisant *La Rixe*, œuvre de mouvement à outrance. On connaît le tableau par la reproduction, mais comme il faut le voir dans l'harmonie de la coloration, dans la sobriété et la franchise de l'exécution, d'où il tire son éclatante valeur. Une querelle a éclaté ; l'un des adversaires, dans l'ivresse de la fureur a tiré sa dague et va se précipiter sur l'autre ; celui-ci est comme l'opposition du courage réfléchi en face de ce fou furieux ; il s'est campé sur ses solides jarrets, le torse renversé en arrière, la main sur la garde de sa rapière, prête à sortir du fourreau ; deux amis retiennent le furibond ; l'un l'a pris à bras le corps ; l'autre lui serre le poignet du bras prêt à frapper et de l'autre main il a saisi la dague ; l'homme ainsi retenu est au paroxysme de sa colère, le sang afflue vers son cerveau ; les veines du cou se gonflent ; la scène se dessine sur un fond simple qui fait ressortir à merveille les personnages et maintient toute sa valeur au drame ; c'est la maîtrise absolue, le chef-d'œuvre sans une tache et sans une défaillance ; partout l'artiste paie comptant de son art et de sa science, aucun escamotage pour lui rendre la tâche plus aisée.

Ce qu'il y a de plus difficile en art, ce sont les extrémités du corps humain, et c'est pour cela que les peintres de second plan fourrent si volontiers les mains de leurs figures dans les poches, si les personnages ne les cachent derrière le dos. La science d'un artiste se juge surtout par les mains. Là où elles sont irréprochables, soyez sûr que le reste est parfait. M. Meissonier a exécuté, dans cette œuvre, une variation brillante sur les mains : celle de l'agresseur et les deux mains de l'ami qui le retient fortement comme une grappe de trois poings crispés avec un art exquis. Jamais le grand peintre n'a porté son art plus haut que dans cette maîtresse toile.

On connaît *la Campagne de France* et ce Napoléon pensif, suivi de ses maréchaux abattus. Cette œuvre est composée avec un goût de la mise en scène, qui fait de ce petit tableau une très grande page d'histoire. Sur toute la toile est étendue la tristesse de l'écroulement. Les terrains détrempés par la neige fondue, le ciel gris, les hommes et les chevaux, tout est plein de mélancolie. Quand on ne peut rien reprocher à ce grand artiste, on dit de lui qu'il n'est pas ému devant son œuvre. Cette plaisanterie des médiocres s'évanouit devant l'œuvre. Est-il admissible qu'un artiste traite un tel sujet et parvienne à une telle puissance d'impression dramatique sans un tressaillement de l'âme ? Mais l'émotion de M. Meissonier est visible partout, car elle se reflète dans son œuvre. Attristé dans *la Campagne de France*, il se montre radieux dans l'état-major à Solferino ; la victoire donne au peintre la sérénité de l'esprit ; il y a la fierté du succès dans ces cavaliers et comme un hennissement joyeux des chevaux, si admirables et si variés de mouvement.

Du champ de bataille et du grand air, M. Meissonier retourne toujours avec une prédilection marquée dans l'art intime ; ce qui frappe surtout dans l'œuvre, c'est l'effort constant de M. Meissonier. Le succès ne l'emprisonne pas, comme tant d'autres, dans un même cercle vicieux ; selon l'état de son esprit, l'œuvre est souriante ou dramatique. Après les *Bravi*, il signe la *Partie d'échecs*, et, en même temps qu'il peint l'écroulement de l'Empereur, il se passionne pour le dix-huitième siècle

et fait cette *Lecture chez Dieler et*, qui est une reconstitution des Encyclopédistes, en même temps qu'une œuvre d'art prodigieuse en son genre.

Dans les œuvres d'un ordre d'art intime, il faut citer les *Amateurs d'Estampes* comme une des plus hautes expressions du talent si varié de l'artiste ; ils sont deux à fouiller dans les cartons avec l'attention des collectionneurs passionnés. Au vu : Flamand n'a porté plus haut l'art de peindre ; aucun maître du genre n'a exécuté une page d'art intime avec plus de séduction et de franchise ; c'est une pure merveille de haut en bas, de long en large, un chef-d'œuvre absolu de dessin correct et libre, de couleur et de mise en scène. Toutes les œuvres de la plus grande époque de M. Meissonier, qui comprend quinze années—de 1859 à 1865—portent la griffe de l'incontestable supériorité ; il n'y a pas de petit cadre qui tienne quand la note d'art arrive à ce rayonnement ; c'est la maîtrise, la grande maîtrise, et, parvenue à ce degré, elle s'appelle le génie.

Cette rapide étude de cinquante années de labeur doit forcément être complétée par quelques considérations sur la dernière période. Après s'être dépenché en trente cinq années de travail sans relâche, l'artiste est-il fatigué, ou pour dire nettement les choses : la décadence a-t-elle commencé pour lui ? Qui oserait le prétendre, quand cette dernière période est marquée par la Charge de cuirassiers intitulée 1807, qui est en Amérique ; le régiment de cuirassiers intitulé 1805, qui parut à la dernière Exposition universelle et que nous retrouvons rue de Sèze ; l'admirable étude des Tuileries incendiées, le portrait de M. Victor Lefranc, et par *Le Voyageur*, que je persiste à classer parmi les meilleures œuvres du maître. Un peintre parvenu au sommet comme M. Meissonier a toujours tort de faire voir ses tableaux quand ils sortent de l'atelier ; ce n'est pas un secret pour personne qu'un tableau n'est jamais dans la plénitude de sa valeur en quittant l'atelier ; le temps lui donne par un long et mystérieux travail une harmonie qu'il ne peut pas avoir dès le premier jour. L'art des maîtres est de prévoir ce travail du temps et de combiner le métier de telle sorte que cette perfection dans l'harmonie qui est l'œuvre de longues années ne soit pas entravée. Les artistes qui ont voulu dès la première heure donner cette plus-value à leur tableau par des moyens artificiels, en ont porté la peine ; au bout de dix années leur œuvre a noirci, souvent au bout de vingt années elle est perdue. Soyez bien convaincu que les tableaux des grands peintres anciens n'ont pas quitté l'atelier dans l'état où nous les admirons maintenant. Le temps a fait son travail.

Je demande bien pardon à M. Meissonier de descendre un instant des hauteurs de son art dans les vulgarités de la vie. Mais, ici, je n'écris pas pour les seuls artistes et connaisseurs : je me suis toujours efforcé de rendre les questions arides palpables à nos lecteurs et je prends l'exemple dans ce qui est le plus près de leur esprit. Ainsi, vous meublez votre appartement ; le peintre, le doreur et le tapissier, tous hommes supérieurs, arrivent. Voici l'installation terminée ; elle est pleine de goût, d'art si vous voulez, mais il lui manque ce je ne sais quoi ; le plafond vous semble criard, les tentures envahissantes, les boiseries presque déprimantes de ton. C'est que le temps n'a pas encore apporté sa collaboration à l'ensemble ; l'atmosphère n'a pas encore donné aux étoffes

l'harmonie ; les meubles n'ont pas encore perdu leur vernis ; la main d'œuvre n'a pas encore été refouée au second plan. Mais laissez faire le temps, et au bout de quelques années, en attendant un ton par ci, en adoucissant partout les effets choquants à première vue, il aura donné à votre intérêt les douces intimités de l'harmonie qui lui manquaient le premier jour.

L'art de la peinture, quelle que soit la science et la virtuosité de l'artiste, subit les mêmes influences. C'est pour cela qu'il est si difficile pour un critique de dire un mot décisif sur un tableau fraîchement exposé : il en peut constater le goût ou la science de la composition, admirer la somme de talent ou d'habileté, mais pour juger véritablement la peinture, il faudrait attendre que dix années eussent passé sur elle. On risque donc toujours d'être injuste pour M. Meissonier quand on compare les œuvres nouvelles à celles qui ont déjà reçu la consécration du temps, depuis vingt ou trente ans. Il n'y a que six ans que pour la première fois j'ai vu 1895 à l'Exposition universelle, et déjà cette grande page me semble transformée.

Dès le premier jour elle s'imposait par la hardiesse dans le choix d'un tel sujet, par la variété des mouvements des chevaux, par l'observation des attitudes des cavaliers, par la dépense énorme de science et de talent ; mais elle souffrait d'apparentes sécheresses de l'exécution, d'une certaine aridité de l'ensemble. Six années se sont à peine écoulées et le travail du temps est déjà visible ; peu à peu la fusion des tons se complète ; déjà M. Meissonier a raison des critiques du premier jour ; dans dix ans, quand son œuvre sera dans la plénitude prévue par l'artiste, elle comptera parmi les plus belles.

ALBERT WOLFF.

BIBLIOGRAPHIE

Religion

LES TROIS NOUVEAUX SAINTS DE LA COMPAGNIE DE JESUS, par le R. P. Rouvier, S. J., directeur de l'école libre de Saint Ignace à Marseille. Société de Saint-Augustin, *Lille*.

Quand l'Église ceint l'auréole au front d'un de ses enfants, ce n'est jamais sans un dessein particulier de Dieu qui fait éclater, au moment opportun, la gloire de ses Saints pour l'édification du peuple chrétien. L'annonce d'une nouvelle canonisation excite donc chez les fidèles la plus vive et la plus légitime curiosité. Quels sont ces protecteurs nouveaux que la Providence assigne à nos temps troublés ? quelles sont les vertus qu'elle nous propose plus spécialement comme remède à nos maux ?... Le petit livre du Père Rouvier répond exactement à cette double préoccupation des âmes. En cent vingt pages, quarante pour chacun, il caractérise la physionomie et les œuvres des *nouveaux saints de la Compagnie de Jésus*. Il y a des biographies plus étendues ; nous n'en connaissons pas de mieux faites pour laisser dans l'esprit d'inoubliables souvenirs, dans le cœur une impression féconde : si ce ne sont

pas des statues en pied, ce sont d'admirables médaillons où le dessin et le relief se précisent en se condensant. Aujourd'hui, selon le mot du poète, nul n'est content de sa sorte de vie ; l'ambition multiplie les déclassés ; sous prétexte d'égalité, les habiles s'acharnent à l'escalade, les ratés, au nivellement des sommets ; on ne veut plus des maîtres si l'on n'est pas le maître.

Voilà, avec du plus ou du moins, où nous en sommes tous ; et c'est précisément pourquoi l'Eglise nous agenouille devant un Berchmans, dont la sainteté germa dans l'humble office de petit valet d'un chanoine, avant de s'épanouir au noviciat de la Compagnie de Jésus ;—devant un Rodriguez, pauvre frère, confiné durant près d'un demi-siècle dans une loge de portier au collège de Majorque ; de part et d'autre sainteté de détails, faite de fidélité aux plus vulgaires obligations, mais sainteté héroïque dans son implacable continuité ; sainteté radieuse dans sa grâce tout aimable, bien faite pour éclairer ceux qui se réservent pour de grandes circonstances, toujours à venir, et qui gaspillent, en attendant, mille menues occasions de mérite ;—devant un Claver, un déclassé de la bonne sorte, celui-là, grand seigneur et grand docteur, appelé à tout dans le monde ; appelé, une fois jésuite, à briller dans la chaire et dans les écoles, et qui sacrifie jusqu'aux dons de Dieu pour passer quarante ans au service des esclaves, dans des conditions dont le souvenir épouvante notre sensualité.

A la canonisation de ce dernier s'ajoute une autre opportunité. Apôtre des Nègres que la traite lui amenait en Amérique, Claver avait conçu le projet de conquérir à Jésus-Christ l'Afrique, leur patrie. Sous l'impulsion de Léon XIII, le Pape des Gentils, si l'on peut ainsi parler, ce projet se réalise : le continent noir est attaqué de tous les côtés à la fois par d'intrépides missionnaires dont le Saint Pierre Claver semble devoir être le patron particulier.

On le voit, ce petit livre est, à divers points de vue, un livre d'actualité qu'on ne saurait trop recommander.

Histoire.

LE MARECHAL DE TURENNE d'après les écrivains de son temps.—Un volume in-8o de 220 pages. Prix : 2 fr. Société de Sainte-Augustin. *Lille*

Pour Turenne, la postérité a commencé de son vivant ; et l'histoire n'a fait que confirmer le jugement de ses contemporains sans rien en rabattre, sans y rien ajouter. C'est donc une heureuse idée qu'a eue l'auteur de ce livre, de nous peindre le maréchal d'après les écrivains de son temps ; le tableau y gagne une sincérité de couleur et un relief qui trahissent le portrait dessiné sur nature.

Si simple que paraisse à première vue ce travail de marquetterie, il exigeait la main d'un habile ouvrier. Les matériaux abondaient, mais il fallait savoir où les prendre, ne demander à chacun ce que qu'il a vu de plus près, ne se répéter pas. On pourra juger des difficultés du procédé et de l'intérêt qu'offre le résultat obtenu, en jetant les yeux sur les noms

des témoins interrogés : Turenne d'abord, le moins flatteur de tous quand il parle de lui-même, puis Bossuet, Fléchier, Lamoignon, Saint-Evremont, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, le cardinal de Retz, Montecuculli, Mazarin, Villars, Grammont, Jacques II, Anne d'Autriche, Omer Talon, La Fare, l'abbé de Choisy, Montglas, Fremont d'Ablancourt, le chevalier Temple, Ramsay, l'abbé Ragueneau, Mme de Motteville, tels sont ici les historiens du héros ; la plupart ont été mêlés à sa vie, les uns ses amis, les autres ses adversaires, et en rapportant ce qu'ils connaissent de lui, chacun d'eux se donne à connaître par quelque endroit. C'est donc en plein XVII^e siècle que nous transporte cette lecture, et dans le monde de la cour et des lettres. Ajoutons que le ciment où sont encastrés ces fragments divers, disparaît dans la tonalité générale, comme le fil qui retient les perles ; aussi l'ensemble a-t-il le poli des belles mosaïques romaines, dont nulle aspérité n'interrompt l'harmonieux dessin.

Grand guerrier, grand chrétien, cet "homme qui faisait honneur à l'homme," selon le mot de Montecuculli ; cet homme qui eut tous les courages, y compris le courage de la dévotion, n'est pas assez connu du peuple : on n'ignore pas ses campagnes, et le récit en serait monotone si l'on pouvait se fatiguer de ses gloires ; mais combien ignorent le long combat que se livrèrent dans son cœur l'erreur et la vérité, et l'éclatante victoire qui donna Turenne à l'Eglise ? Le livre que voici fait sur ce point pleine lumière, et c'est pour nous raison de plus de lui souhaiter bon succès.

Almanachs

ALMANACH CATHOLIQUE DE FRANCE (dixième année). Un volume grand in-4o illustré · 1 fr. Edition de luxe ornée de deux chromolithographies. 3 fr. Edition de grand luxe ornée de six chromolithographies. 5 fr.—

ALMANACH DE LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE (première année). Beau volume in 4o de 64 pages de texte, impression en trois couleurs, nombreuses gravures, Broché 1 fr. 00. Cartonné. 1 fr 25.—

ALMANACH DES ENFANTS (troisième année). Un volume grand in-32 avec filets rouges, orné de vignettes en chromotypie, de nombreux desseins en noir dans le texte. Broché sous couverture imprimée en couleur : 0 fr. 50.—

ALMANACH ILLUSTRÉ DES FAMILLES (seconde année). Beau volume in-4o de 88 pages de texte, nombreuses gravures en noir et en deux teintes : 0 fr. 10.—

ALMANACH POUR TOUS (première année). Beau volume in-16 Jésus de 128 pages, nombreuses gravures : 0 fr. 25.

ALMANACH POPULAIRE (première année). Volume in-18 de 64 pages, nombreuses gravures : 0 fr. 10.— Le mille, prix net, cinquante francs.— Société de Saint-Augustin, Bruges.—

Neuf années d'un succès croissant ont assez fait connaître l'*Almanach Catholique* pour que nous n'insistions pas sur le mérite artistique et

littéraire de cette publication ; bornons nous à citer parmi les illustrations de l'édition de 1850 cinq grandes chromolithographies : un *Saint Charles Borromeo*, d'après le portrait authentique dû au pinceau de Figino ; un *B. Thomas Morus* d'après Holbein, avec les emblèmes de son martyre, un délicieux bouquet de *Lis des champs*, un *Saint Laurent Berclimios*, et un *Saint Joseph*, d'un excellent style. Un regard jeté sur la table nous y fait trouver des écrivains bien connus : M. l'abbé Didot se délasse des fatigues de l'enseignement en riant avec lui naïf, pour le délassement et le confort du lecteur, le voyage du comte Mazzini à la recherche de l'altitude d'Ans, qu'il attend *Et Morav'e* M. Witz, un autre professeur de l'Université de Lille, par ce de la pluie et du beau temps—c'est de rigueur dans un almanach—t'affiche le plus raisonnable scepticisme à l'endroit des *Pronostics du temps* depuis Saint-Mérand jusques et y compris la baromètre ; nul autre qu'un savant n'eût osé se permettre tant d'audace le Père Delaporte, dont la lyre chante, pleure et prie avec des accents qu'on n'a pas oubliés, suit aussi rire à l'occasion et faire rire : dans un acte fort gai, il met en scène à propos d'une *Taupe* tout un conseil communal qui n'y voit pas mieux que cet animal. Le Père Van Tricht n'est pas moins poète qu'il n'est parle en prose ; et si son récit l'*Attente* est émouvant à ce point, c'est que ce petit poème de la douleur est l'écho fidèle des plaintes de Ruchel : *et noluit consolari quia non sunt*. M. de Montreville n'est pas plus que vous et moi fêru de 89 ; aussi il faut l'entendre établir le bilan de la Révolution dont le centenaire lui donne sur les nerfs. Apes a rempli consciencieusement son métier d'abeille, et pour accumuler dans les logettes de son rayon tant de renseignements divers sur les lis, il a dû butiner dans tous les parterres. La *Statistique des Missions* accuse une expansion nouvelle du mouvement catholique dans les régions les plus reculées, où le missionnaire suit toujours l'explorateur quand il ne l'y précède pas. Signalons enfin au milieu de beaucoup d'autres choses la *Revue de l'année*, dans laquelle la maîtresse place est faite à l'Eglise, et où l'on verra comment le Pape a fait, en 1888, de la question romaine, la question actuelle entre toutes.

L'*Almanach de la jeune fille chrétienne* est une création nouvelle qui répond à des désirs souvent manifestés. Il sera bien accueilli dans les familles et aussi, nous n'en doutons pas, dans les pensionnats, où il se présente sous les auspices de Mme de Gentelles. Maîtresses et jeunes filles l'accepteraient les yeux fermés des mains de l'auteur de *Marie au temple*, de la *Journée d'un enfant de Marie*, du *Souvenir de la première communion*. Mais qu'elles ouvrent les yeux et elles le prendront plus volontiers encore pour lui-même. C'est un bouquet varié et charmant, dont la bigarrure est harmonieuse et où l'esprit et le cœur, l'âme et la conscience, le goût et l'imagination, la vue et les doigts trouveront ce qui leur convient à chacun.

L'*Almanach des Enfants* est toujours ce coquet volume aux pages robustes, telles qu'il les faut pour résister aux impétuosité des chers petits doigts qui se l'arrachent. Mais elles ne sont pas que robustes ces pages ; elles sont toutes couvertes de belles histoires et de belles images, où la couleur n'est pas épargnée, la couleur, ce régal des simples qui n'aiment point les statues blanches, ni les gravures noires, parce qu'ils aiment la nature. Sans doute il est de bon conseil l'*Almanach des*

Enfants, n'est-ce pas ce qui convient aux petits ? Mais avec quelle amabilité et quelle discrétion ! et comme il se hâte d'égarer son public après l'avoir édifié ou instruit !

L'*Almanach illustré des familles* porte bien son nom, c'est le livre de toute la famille, et bien qu'il s'y trouve une diversité d'articles assez complète pour donner satisfaction aux goûts et aux âges divers, on n'y rencontre rien qui ne puisse intéresser toute la maisonnée, depuis l'aïeul jusqu'aux enfants : quels bon moments, par exemple, grands et petits passeront à étudier ces histoires comiques, où toute l'action est figuré : en gravures, avec un texte très sobre qui sert de fil conducteur d'une vignette à l'autre : la miniature y est assez expressive pour être comprise des plus étourdis, assez étudiée, assez réussie pour contenter les philologistes les plus difficiles. Sous ces deux rubriques la *France inconnue* et *Il y a cent ans*, l'édition de 1859 inaugure des séries d'articles qui seront très appréciés, et qui donneront plus tard à la collection une réelle valeur. D'année en année, l'almanach racontera à ses lecteurs l'histoire de l'année du XVII^e siècle, qui correspond à celle où il paraît. A cent ans de distance, on peut parler net, et on n'y manque pas dans l'article consacré à 1889. Dans la *France inconnue*, Armand Dulac nous révèle cette fois la *Corse*, en homme qui y est allé—c'est déjà beaucoup—qui sait regarder, qui aime à conter et qui conte à merveille.

L'*Almanach pour tous* et l'*Almanach populaire*, l'un à 25 centimes, l'autre à 10 centimes, son suffisamment caractérisés par leurs titres et leurs prix. Il serait superflu de dire qu'ils sont irréprochables peuvent être recommandés aux Œuvres qui font la propagande du bien par le livre ;—mais il ne sera pas inutile d'ajouter qu'ils contiennent tous les renseignements utiles qu'on demande aux Almanachs, et qu'ils sont aussi amusants que d'autres moins sévères : la bonne humeur et la franche gaité ne sont pas incompatibles avec le respect de la religion et des mœurs : au contraire elles vont de compagnie. Ces almanachs en sont la preuve.

Les Calendriers à effeuiller

Voici en quels termes un journal caractérisait, il y a quelque temps, chacun des calendriers à effeuiller de la Société de St Augustin :

Sans doute, vous rencontrerez dans le *Calendrier à Ephémérides*, des faits, des dates que vous avez vus ailleurs, mais vous ne trouverez pas ailleurs ce choix judicieux d'événements, qu'il n'est pas permis d'oublier, ce rappel d'anniversaires dont tout catholique aime à se souvenir.

La sagesse des nations n'est pas sage tout jour, ni dans l'expression ni même dans l'intention ; l'emprunt quotidien qui lui est fait dans ce *Calendrier des Proverbes*, est au contraire tout à son honneur comme fond et comme forme ; donc sans danger pour personne.

Le *Calendrier des Rébus* reproduit au recto le texte des deux premiers, éphémérides et proverbes, et donne, au verso, les jours impairs une caricature, les jours pairs un rébus.

Le *Calendrier Littéraire* contient une véritable anthologie de la langue française. Plus de deux cents écrivains, poètes et prosateurs, y sont représentés par des morceaux variés la plupart peu connus.

Le *Calendrier de la Vie des Saints*, offre pour chaque jour un bouquet spirituel composé de trois fleurs : un trait ou une parole du Saint que fête l'Eglise ; une sentence de l'Écriture, qui vient à l'appui de l'exemple cité ; un passage des Pères, qui le commente et l'explique.

Le *Calendrier de la Ste-Vierge* célèbre toutes les prérogatives de Marie c'est une guirlande de fleurs embaumées, cueillies dans les parterres mystiques, qui s'effeuille joyeusement devant la Madone d'un bout à l'autre de l'année.

Le *Calendrier du Sacré-Cœur* définit, avec le texte même des bulles, la dévotion au Cœur de Jésus, énumère ses avantages, raconte ses origines et nous la montre germant au pied de la Croix, pressentie dans les catacombes, et, de siècle, s'affirmant et se précisant dans les cloîtres jusqu'aux révélations de Paray-le-Monial, puis éclatant enfin dans les manifestations solennelles et héroïques du XIXe siècle.

Dans le *Calendrier Bénédictin*, les Benoît, les Grégoire, les Anselme, les Bernard, les Gertrude, redisent les enseignements qu'ils ont fait entendre à nos pères, et recommandent le travail, l'obéissance et la prière liturgique, ce triple instrument de leur conquête.

Les *Calendrier de St Dominique et de St François d'Assise* semblent s'adresser surtout aux membres des deux confréries chères entre toutes à Léon XIII, le Rosaire et le Tiers-Ordre. Chacune d'elles y retrouvera les traditions de l'Ordre dont elle relève, constatées d'âge en âge, dans les sentences des dominicains et des franciscains illustres. Les fêtes, les pénitences, les absolutions et indulgences propres aux tierçaires y sont indiquées.

Le *Calendrier de Saint-Ignace* livre le secret de la force des Jésuites, et le moyen d'être, comme eux, à la hauteur de toutes les situations, supérieurs à toutes les vicissitudes.

Le *Calendrier de Ste Thérèse* entr'ouvre, devant les plus tièdes, les portes du *Château de l'âme* : il conduira dans le *Chemin de la perfection*, celui qui chaque jour méditera les conseils de la réformatrice du Carmel.

St. François de Sales est un moderne ; l'éternelle vérité se rajeunit sous sa plume : les 365 maximes que renferme son calendrier ont la générosité du vin et la douceur du miel.

Le *Calendrier de Saint Vincent de Paul* s'adresse à tout le monde, car tout le monde est tenu d'aimer son prochain ; il sera particulièrement utile aux confréries de Saint Vincent de Paul.

Le *Calendrier de Saint Alphonse de Liguori* plaira davantage à ceux qui apprécient l'éloquence familière, solide et féconde, que les Rédemptoristes semblent avoir reçue en héritage de leur zélé fondateur.

Le *Calendrier de Saint Paul de la Croix* portera les âmes généreuses à compléter, selon le mot de l'Apôtre, par la méditation quotidienne de la Passion du Sauveur, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. Les éditeurs on eu la bonne pensée de placer, en regard de la traduction, le texte italien des paroles de saint Paul de la Croix.

Outre le calendrier de la *Vie des Saints* et le *Calendrier Littéraire*, DONT LE TEXTE A ÉTÉ ENTIÈREMENT RENOUVELÉ, quatre calendriers nouveaux complètent cette année, de manière à satisfaire tous les goûts, toutes les curiosités de l'âme ou de l'esprit, la série des calendriers de la Société de Saint-Augustin.

Le *Calendrier de Saint Jean Berchmans* propose quoditiennement à la méditation ou à l'imitation de la jeunesse, soit une parole, soit un exemple du saint étudiant canonisé par Léon XIII.

Le *Calendrier de Saint Paul*, tiré des épîtres du grand Apôtre, est comme un résumé de son enseignement, qui résume lui-même tout l'enseignement de l'Eglise.

Le *Calendrier de l'Imitation*, dont il a été fait trois éditions, l'une en français, l'autre en italien, la troisième en espagnol, présente un choix judicieux des sentences d'or de ce livre admirable qui met la vie chrétienne en formules.

Comme les jours, les feuillets du *Calendrier des Maximes* se suivent et ne se ressemblent pas : chacun s'envole en disant son mot sur l'homme et sur les choses sous une forme toujours concise, tantôt humoristique et tantôt saisissante, et avec l'autorité de l'expérience ou du génie, car toutes les sentences sont signées de noms illustres dans les lettres ou dans l'histoire. Mais, si le feuillet s'envole, la maxime est un clou d'or qui s'enfoncé dans l'âme et qu'on n'en arrachera plus.

Mentionnons comme point final, le *Mignon*, qui cube environ trois centimètres, et qui dit cependant ce qu'il faut dire.

Il faudrait, pour ne rien oublier, parler aussi des *Calendriers plats* de la Société de Saint-Augustin ; mais les décrire nous mènerait loin : notons qu'il y en a vingt de divers formats, et, parmi eux, signalons le *Calendrier Memento* qui, en regard de chaque jours, ménage l'espace nécessaire pour noter un souvenir une échéance, une invitation, tout ce dont on veut se rappeler à coup sûr au moment voulu.

Les *Agendas* de la Société de Saint-Augustin, de formats divers et plus ou moins épais selon qu'ils donnent un ou deux jours à la page, reproduisent, sous la date quotidienne, les sentences du *Calendrier des Maximes*. Ces sentences changent tous les ans, et les acheteurs des trois dernières années ne trouveront dans l'édition de 1889 aucune des maximes qui leur ont déjà passé sous les yeux.

Ces calendriers sont livrés sur différentes plaques de desseins divers dont le prix varie, suivant les dimensions et la beauté, de 50 centimes à 3 fr 50. On peut en voir des spécimens au Bureau du *Chercheur*.

Journaux

LE MUSÉE DES ENFANTS, paraissant le 5 de chaque mois en livraisons de 32 pages in 40, sous couverture, illustrées de nombreuses gravures en noir et en couleurs dans le texte. Prix : 6 francs par an, pour la France et la Belgique. Société de St. Augustin, Lille et Bruges.

Nous ne saurions recommander aux familles de meilleur journal que le Musée des Enfants, dont chaque livraison contient un texte varié où se mêlent judicieusement les historiettes amusantes et instructives, les traits édifiants de la vie des Saints, les récits d'histoires et de voyages. Chaque mois le journal ouvre entre ses abonnés des concours de rédaction littéraire, de dessin, de peinture, même de jeux d'esprit.

Sous le rapport de l'illustration, le Musée des Enfants surpasse tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre. Il publie dans chacune de ses livraisons plusieurs images en chromotypographie et un grand nombre de gravures en noir.

L'esprit de cette publication est foncièrement religieux, ce qui ne l'empêche pas de former un recueil des plus agréables à feuilleter et dans lequel l'enfant trouve à la fois à s'instruire et à s'édifier.

CARNET D'UN CURIEUX

MEISSONNIER INTIME

L'atelier de Meissonnier, au boulevard Malesherbes, n'est, à proprement parler qu'un pied-à-terre. Son "laboratoire" de prédilection est à Poissy, dans cette artistique maison de campagne, aux ombrages touffus, qu'il possède entre le chemin de fer et la Seine. La pièce, atelier et chambre à la fois, est encadrée de boiseries rustiques et couverte de vieilles tapisseries ; on en retrouve des coins dans presque tous ses tableaux d'intérieur ; il y a peint la plupart de tous ses "liseurs", tous éclairés par cette fenêtre, d'où on découvre l'église du bourg qui sert de fond à plusieurs de ses toiles. Il y a peint aussi ses tableaux militaires, mais en rayonnant aux quatre points cardinaux de la propriété, et même au delà, selon les besoins. On connaît l'histoire de ce wagon sur rails qu'il a fait construire pour pouvoir suivre tous les mouvements d'une bête au galop, noter des différentes positions des muscles, le jet des articulations, le geste et les attitudes du cavalier. Le maître pousse jusqu'à la minutie cette recherche de l'exactitude, cette étude consciencieuse de la nature. S'il veut peindre un cheval couvert de boue, il envoie son domestique promener un de ces animaux dans les terres détrempées, et le peint, au retour, tout écumeux et tout sale. S'il veut peindre un cavalier poudreux, il envoie chercher des sacs de poussière, dont il saupoudre le modèle résigné. S'il veut peindre un chef de neige, il descend en plein hiver, par une température sibérienne, et travaille, les doigts violets de froid. Et les modèles suivent, car ils sont de toutes les saisons. Tout modèle qui sort de chez Meissonnier est un dur-à-cuire. Deux de ces malheureux ont posé le tableau qui porte le titre de

"Moreau et Dessoles avant Hohenlinden", par un froid de dix degrés, avec six pieds de neige sous leurs bottes !

Ce qui, par-dessus tout, caractérise le maître, c'est qu'il n'a pas de procédé. Il peint comme il voit, à l'heure où il voit : il fait tantôt ce oré tantôt pâle ; il commence tantôt d'une façon tantôt d'une autre ; la pureté seul de son dessin est invariable. N'ayant pas de procédé, il n'a pas pu naturellement en enseigner un à ses rares élèves : — "Faites comme moi, se bornait-il à leur dire, regardez la nature, et tâchez de la copier .., comme je fais." Et les élèves suivaient le maître, fiers d'y d'y être autorisés, par le vent, la pluie, le froid ou le chaud, promenant leurs chevalets à la suite du sien et s'ingéniant à "faire comme lui". Quelques-uns y sont presque arrivés.

D'élèves proprement dits, Meissonier n'en a jamais eu. Des voisins de Poissy, des parents, qui voulaient apprendre à peindre, venaient dans le grand atelier, ouvert au ciel bleu, faire de la peinture en famille. A part Detaille qui lui fut présenté par un ami commun et qui devint véritablement son élève adoptif, jusqu'au jour et même après qu'il fût devenu à son tour un maître, les élèves de Meissonier étaient Charles, son fils ; Lucien Gros, beau-frère de Charles ; Maurice Gouzaud, cousin de Lucien Gros. D'autres, comme Bretegnier et Knight, venaient aussi parfois prendre les conseils du maître, mais ce n'étaient pas ce que, en termes d'atelier, on appelle de vrais élèves.

Un des tableaux les plus admirés c'est *Solférino*. Napoléon III y est peint d'après nature. Laissons Meissonier raconter lui-même dans quelles circonstances originales il a fait ce portrait.

"—L'Empereur me fit inviter à Fontainebleau pour examiner mon travail. Il me reçut avec une affabilité charmante, et, après avoir examiné la toile, à laquelle il ne manquait qu'un personnage, il me demanda quelle était, à mon idée, ce personnage.

"—Mais vous, Sire ! répondis-je. — Vous ferez donc mon portrait ?... Comment cela ? — Des souvenirs et en m'aidant de documents populaires. — Tout cela ne vaut pas une séance ; n'est-ce pas votre avis ? — Sans doute, Sire. — Eh bien ! rien n'est plus simple. Montons à cheval tous les deux, et allons faire un tour de promenade. Nous causerons et vous m'étudierez à l'aise.

" Mon vieil ami Jardin avait précisément son atelier à Fontainebleau... Je proposai hardiment à l'Empereur de lui faire une visite. Il accepta gaiement. Nous trouvons Jardin qui fumait sa pipe en vareuse... Napoléon III roule une cigarette, s'assied à califourchon sur une chaise et se met à causer... Moi, j'empoigne le premier crayon et je croque mon auguste modèle... En une demi-heure le croquis était terminé ! "

EMILE BLAVAT.

A propos de livres et de journaux

DEMANDES ET REPONSES

Nous commençons aujourd'hui la publication de renseignements bibliographiques empruntés pour la plupart à l'*Univers* qui, comme l'on sait, dit franchement ce qu'il pense sur les journaux et les livres comme sur les hommes et les choses.

D.— Que vaut l'*Encyclopédie* de Dupiney de Vorepierre ? —R. Sans être irrépréhensible, elle est dans un esprit généralement bon et ne manque pas de mérite.

D.— La traduction des *Saints Evangiles*, par Lasserre, est elle proscrite *donec corrigatur*, ou bien absolument et sans retour ? —R. Absolument.

D.— Quel est l'esprit de l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc, et cet ouvrage est-il à l'Index ?—R. Esprit révolutionnaire. L'ouvrage n'est pas à l'Index ; mais ce n'est pas un signe d'innocuité.

D.— Trouve-t-on dans George Sand de huit à dix brochures que l'on pourrait mettre sans danger dans les mains de jeunes garçons fréquentant encore l'école ?— R. Non. Tous les livres de cet auteur parus à la date du 15 décembre 1863 sont à l'Index.

D.— L'Index proscrit-il des livres dangereux pour les mœurs, mais irréprochables au point de vue de la doctrine, ou bien la condamnation ne peut-elle porter que sur des livres contenant des hérésies ? —R. D'après les règles de l'Index, sont interdits, en principe, les livres immoraux et impies ; sont nominativement condamnés les ouvrages dénoncés à la sacrée Congrégation et jugés contraires à la foi ou aux mœurs.

D.— La *Grande Encyclopédie*, dont la librairie Lamirault a entrepris la publication, peut-elle trouver sa place dans une bibliothèque ecclésiastique ? — R. L'esprit n'en est pas bon, sans être ouvertement mauvais ; mais l'ouvrage paraît sérieusement fait, il a de bonnes parties et on peut en user avec discernement.

D.— Quels sont les ouvrages de Camille Flammarion qui ont été mis à l'Index ? — R. Nous ne croyons pas que ses ouvrages aient été déferés à la Congrégation de l'Index ; ils n'en sont pas moins dangereux et repréhensibles en bien des points.

D.— 1o Quel est l'esprit de la revue scientifique *La Nature* ? 2o Y a-t-il une autre revue du même genre préférable au point de vue des principes ?— R. 1o Esprit rationaliste. 2o. Le *Cosmos*, publié rue François 1er 8, Paris.

D.— Dans quel esprit est la *Nouvelle Bibliothèque populaire* à 10 centimes publiée par la librairie Gautier ? Le choix des œuvres publiées est-il irréprochable ? Peut-on, sans inconvénient, mettre cette publication entre les mains des jeunes filles ? — R. L'esprit en est généralement bon et les choix sont bien faits. Mais comme le but de cette publication est de faire connaître les chefs-d'œuvre, et même les œuvres remarquables de toutes les littératures. il y en a parmi elles qui ne sont pas pour des jeunes filles.